

1539
Le mystère
s'éclaircit

Au moins pour le
FIGARO et le TEMPS
on ne parlera plus de
fonds "secrets" !

Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE (Fondé en 1895 par Sébastien Faure et Louise Michel)

ADMINISTRATION-RÉDACTION : 9, Rue de Bondy — PARIS 10^e — Téléphone : BOTzaris 68-27 (Métro : Porte Saint-Martin)

Le 19 juillet restera un exemple impérissable pour les travailleurs du monde entier

Le milieu de l'appareil militaire avec lequel notre bourgeoisie fêta de cent cinquante ans anniversaire de la prise de la Bastille, cette victoire des ouvriers des faubourgs Saint-Marcouf et Saint-Antoine qu'elle leur a esquouée, bien peu de travailleurs ont pensé à cette autre grande victoire, bien plus proche de nous pourtant, que représente le 19 juillet 1936.

Cette date est à jamais inoubliable. La défaite actuelle peut en estomper l'éclat, mais elle rejouillera demain. Elle représente la plus grande révolte populaire de tous les temps. A travers toute l'Espagne, des ouvriers, des paysans, armés avec des moyens de fortune, se sont dressés pour barrer la route au fascisme. Pour leur liberté et pour la liberté du prolétariat international, ils se sont battus comme des lions. Pour la première fois dans l'histoire, un peuple presque sans armes a vaincu l'armée de métier.

Cette victoire a retenu dans toutes les parties du monde. Pendant quinze années, la classe ouvrière n'avait connu que des défaites. En Italie, en Bulgarie, en Allemagne, en Autriche, le fascisme s'était installé au pouvoir sans rencontrer aucune résistance. Les trahisons des chefs social-démocrates et bolcheviks lui avaient ouvert le chemin. Il n'en fut pas de même en Espagne. Sous la conduite des militants de la C.N.T. et surtout de nos camarades de la F.A.I., les prolétaires ibériques lui opposèrent une résistance victorieuse.

Le coup de force de Franco ne fut pas une surprise. Toute personne un peu avertie des questions sociales l'attendait. Le Frente Popular, par crainte du danger révolutionnaire,

laisait faire, totalement impuissant. Mais quand les troupes du général Goded prirent position aux endroits stratégiques de Barcelone, pour s'emparer de la ville, les rues se hérissèrent de barricades. Elles semblaient sorties de terre. Hommes, femmes, enfants, tous œuvraient à leur construction. Après deux jours de combats héroïques, les ouvriers restèrent maîtres de la situation. Il en était de même à Madrid. Après la prise de la caserne de la Montaña, les militaires vaincus posaient les armes. Les mineurs des Asturias triomphaient dans toute la région.

Les marins, suivant la tradition révolutionnaire de toutes les flottes du monde, se révoltaient contre leurs officiers et les jetaitaient par-dessus bord. A Valence, à Malaga, dans presque toute l'Espagne, le fascisme reculait.

Pourtant, malgré leur héroïsme, les ouvriers n'avaient pu triompher à Séville, Grenade, Burgos, Saragosse et cependant l'issue de la victoire antifasciste semblait ne faire aucun doute. Hâtivement formée, une première colonne, sous la direction de notre camarade Durutti, se portait au secours des travailleurs qui se battaient dans les rues de Saragosse. Ce fut une magnifique marche à travers les campagnes de la Catalogne et de l'Aragon. Partout, les paysans les accueillaient avec enthousiasme,

brûlaient sur les places publiques les titres de propriété et les hypothèques, s'emparaient de la terre. D'autres colonnes devaient suivre, mais dépourvues de tout engin de guerre, elles ne purent atteindre la capitale de l'Aragon.

De leur côté, les travailleurs de Madrid organisaient leurs milices, barraient la route aux troupes du général Mola dans les montagnes de Guadarrama au col de Somosierra. L'enthousiasme révolutionnaire gagnait toute l'Espagne antifasciste. La C.N.T. et surtout la F.A.I. étaient les grands artisans de cette victoire.

Leur prestige grandissait d'heure en heure. Toutes les rues se pavotaient de drapeaux rouge et noir. Le cri de « Viva la F.A.I., viva la C.N.T. » montait à travers toute l'Espagne et avait son écho dans le monde entier.

Alors, le vieux monde capitaliste prit peur. Il comprit que s'il ne se portait pas au secours de la camarilla militaire, la révolution allait triompher, qu'elle ne tarderait pas à franchir les Pyrénées et à gagner toute l'Europe.

Les Etats totalitaires envoyèrent à Franco des armes et des « volontaires ». Les Etats démocratiques inventeront la non-intervention. Les partis dits ouvriers, socialiste et communiste, détournèrent l'action du prolétariat international d'une aide efficace. La Russie intervint, pour poignarder dans le dos cette admirable révolution. Jamais dans l'histoire un mouvement populaire n'avait soulevé autant d'enthousiasme

dans les masses, mais aussi autant de haine chez les dirigeants, qui constituaient une sorte de coalition ignoble, qui devait finir par triompher.

L'Espagne ouvrière, après trente-deux mois de souffrance, de combats héroïques, fut écrasée. Par milliers ses meilleurs défenseurs furent fauchés par la mort. Nos camarades Ascaso, Durutti tombèrent dans les premiers : Ascaso, Durutti en novembre, devant Madrid sauvé par l'arrivée des brigades catalanes. Eux que leurs adversaires appelaient les « chefs anarchistes » pouvaient au monde que les « généraux » anarchistes ne meurent pas dans leur lit.

Chaque jour dans les grottes de Franco, de nombreux militants libertaires sont assassinés.

L'Espagne vaincue par les armes, reste le plus grand symbole révolutionnaire pour le prolétariat mondial. Sa lutte héroïque éclairera toute l'action future des travailleurs.

Le milieu de difficultés considérables, en assurant la vie économique du pays, les ouvriers ibériques ont démontré la capacité politique et sociale du prolétariat. Les réalisations des collectivités de l'Aragon, de la Catalogne, du Levant et du Centre, comparées aux méthodes bolcheviques ont démontré que la conception du socialisme ne se séparait pas du sentiment de justice et de liberté.

Par eux le socialisme libertaire, le communisme anarchiste, a vu le jour ; par leur exemple, il deviendra l'idéologie du prolétariat international.



NOTRE SOUSCRIPTION EXTRAORDINAIRE

La tombola
du "Libertaire"
est tirée

Instructions à l'adresse des bénéficiaires

La tombola est tirée. On verra en page DEUX la liste des numéros gagnants. Les camarades que le sort a favorisés ont le choix :

On retire le lot (lequel consiste, comme chacun sait, en un exemplaire complet et relié de « L'Encyclopédie Anarchiste ») au siège du journal « Le Libertaire », 9, rue de Bondy (au 2^e) à Paris 10^e arr., contre remise du REÇU portant l'un des numéros gagnants et à PARTIR DU MARDI, 25 JUILLET COURANT :

On recevoit le lot à domicile, — tout au moins à la gare desservant leur localité — et, dans ce cas, ils auront à adresser, en même temps que la somme de 25 francs représentant le montant des frais d'emballage et de port, le REÇU donnant droit au bénéfice d'un lot, à la Librairie Sociologique, 14, rue de Maillen, à Lille (Nord). Compte Chèque postal : Lille 346.28.

Les « gagnants » sont priés de faire connaître, dès que possible, à ladite Librairie, si le lot doit être tenu à leur disposition au Libertaire, 9, rue de Bondy, à Paris, ou s'ils préfèrent que l'envoi leur en soit fait dans les conditions énoncées plus haut.

TOUT LOT NON RECLAMÉ D'ICI LE 31 OCTOBRE RESTERA ACQUIS AUX ORGANISATEURS.

Pourris par la tête

Le scandale qui vient d'éclater sur les révélations faites au sujet de l'arrosage d'un grand nombre de journalistes « français » par l'agent de « l'ennemi héritier » prendra-t-il vraiment les proportions attendues ? On peut en douter devant les mesures prises par le gouvernement qui, ayant déclenché l'affaire, tente d'ores et déjà de la minimiser sinon de l'étoffer.

Défense, intime Daladier, de dire que certains professionnels du patriottisme sont des vendus. Laissez aux juges militaires le soin de faire la lumière.

Hum ! depuis l'affaire Dreyfus et Escherhaz, on a le droit d'être sceptique... On vit à cette époque l'état-major courir sciemment un agent avéré de l'Allemagne.

Cela remonte à plus de quarante ans. Il y avait, déjà, des agents de l'étranger dans la presse « nationale ». Il y en avait même bien avant, car la pourriture de la presse française est fort ancienne et peut se revendiquer, depuis Panama, l'affaire Arton, jusqu'à Stavisky, en passant par Raffalovitch, de titres de basses vénérables. Constatons que, une fois de plus, la corruption s'est installée dans les sphères dirigeantes les plus hautes. « C'est par la tête que se pourrit le poisson ».

Evidemment elle n'est pas unilatérale cette basseesse. De même que Clemenceau autrefois fut accusé — Ah ! yes — d'être un agent anglais, de même aujourd'hui à la propagande hitléro-fasciste s'oppose, on peut en être sûr, la contre-propagande stalinienne et avec les mêmes moyens. Comme ça, à droite et à gauche, tout le monde est servi ; tout le monde touche.

Tout le monde touche, façon de parler, bien entendu. Car il y a bien encore quelques rares coquins — dont nous nous flattons d'être — qui, le croiront-on, font leur propagande uniquement pour l'amour de la vérité et le plaisir amer de la répandre.

Nous ne sommes pas, nous, des professionnels du patriottisme — au contraire, nous n'exaltions pas les vertus nationales ; nous ne bénissons pas d'admiration devant le Sabre.

Nous disons que les travailleurs doivent se dresser contre la guerre en préparation ; nous dénonçons le patriottisme et le militarisme ; nous préconisons l'entente des prolétaires de tous pays. Nous sommes des internationalistes et cela nous suffit.

Mais à l'inverse de ces messieurs du

Temps, du Figaro et autres cavernes de la grande presse, M. Abetz n'est pas passé avant par nos bureaux...

Et c'est à notre honneur. Car la corruption ne se trompe pas d'adresse. Et avec la grande presse française indépendante, elle ne risque pas de faire erreur...

Malgré l'étoffoir gouvernemental, on peut être certain qu'en ce qui nous concerne, nous ne sommes pas décidés à laisser tomber cette affaire. Nous en tirerons toutes les conclusions qui s'imposent. Nous en profiterons pour mettre en relief la duplicité, le mensonge, la vétillosité sorde de ces profiteurs du patriottisme toujours prêts à se vendre au plus offrant et dernier enchérisseur.

EN SOMMES-NOUS à l'amnistie de "bon plaisir" ?

Pour une fois que les députés parlent clair, que le gouvernement s'incline

C'est pour le coup qu'on peut se poser la question : « A quoi servent-ils, nos députés ?

M. René Plard. Je me réjouis de cette précision, car nous avons souvent vu les infractions à la loi de 1894, dite « loi scélérate », exclues du bénéfice des lois d'amnistie.

M. le président de la commission. C'est de mauvaises habitudes. (Sourires.)

On ne peut être plus clair.

Le texte ayant été adopté par l'Assemblée, il se trouve donc que, par le vote de la Chambre, les condamnations pour provocation de militaires à la désobéissance sont annulées.

Or, lundi dernier, nos camarades Frémont, Scheck et Ander ainsi que le camarade Morel de Révolution, comparaissaient devant la 12^e chambre correctionnelle. Ils étaient poursuivis sous l'inculpation de provocation de militaires à la désobéissance, pour le tract édité en septembre par l'Union anarchiste.

Ils s'attendaient à voir prononcer la levée des poursuites, celles-ci devenant sans objet du fait du projet d'amnistie, adopté par la Chambre. Or à la surprise générale, le substitut prétendait continuer l'action judiciaire, la provocation de militaires à la désobéissance n'étant pas incluse dans le décret-loi d'amnistie.

M. le président. La parole est M. Plard, pour répondre à la commission.

M. René Plard. Je voudrais présenter une brève observation sur l'article 1^{er}.

Le paragraphe 2^e de l'article 1^{er} indique que l'amnistie sera accordée : « ... à tous les délit et contraventions prévus par la loi du 29 juillet 1891 sur la presse, à l'exception des infractions réprimées par les articles 12, 13 et 25 ; à toutes les infractions à la loi du 28 juillet 1894. »

Les infractions à la loi du 28 juillet 1894 ne sont donc pas exclues ?

M. le président de la commission. Non, car il y a un point et virgule avant cette dernière phrase.

M. René Plard. J'ai donc satisfaction : le projet comporte bien l'amnistie pour les infractions à la loi du 28 juillet 1894.

M. le président de la commission. CE N'EST PAS DOUTEUX.

M. René Plard. Je me réjouis de cette précision, car nous avons souvent vu les infractions à la loi de 1894, dite « loi scélérate », exclues du bénéfice des lois d'amnistie.

M. le président de la commission. C'est de mauvaises habitudes. (Sourires.)

On ne peut être plus clair.

Le texte ayant été adopté par l'Assemblée, il se trouve donc que, par le vote de la Chambre, les condamnations pour provocation de militaires à la désobéissance sont annulées.

Or, lundi dernier, nos camarades Frémont, Scheck et Ander ainsi que le camarade Morel de Révolution, comparaissaient devant la 12^e chambre correctionnelle. Ils étaient poursuivis sous l'inculpation de provocation de militaires à la désobéissance, pour le tract édité en septembre par l'Union anarchiste.

Ils s'attendaient à voir prononcer la levée des poursuites, celles-ci devenant sans objet du fait du projet d'amnistie, adopté par la Chambre. Or à la surprise générale, le substitut prétendait continuer l'action judiciaire, la provocation de militaires à la désobéissance n'étant pas incluse dans le décret-loi d'amnistie.

M. le président de la commission. Non, car il y a un point et virgule avant cette dernière phrase.

M. René Plard. J'ai donc satisfaction : le projet comporte bien l'amnistie pour les infractions à la loi du 28 juillet 1894.

Les infractions à la loi du 28 juillet 1894 ne sont donc pas exclues ?

M. le président de la commission. Non, car il y a un point et virgule avant cette dernière phrase.

M. René Plard. J'ai donc satisfaction : le projet comporte bien l'amnistie pour les infractions à la loi du 28 juillet 1894.

Une sorte de trêve règne actuellement dans les relations internationales. Faut-il l'interpréter comme un indice d'apaisement durable ou comme une hésitation au seuil de l'aventure ? C'est la question que chacun se pose sans pouvoir y apporter une réponse satisfaisante.

Ne nous laissons pas toutefois impressionner par certains indices dont l'interprétation doit être nuancée. C'est un fait, par exemple, que la militarisation de Dantzig se poursuit, que des hommes de la Reichswehr ont été enrôlés dans les formations de police de la Ville Libre et qu'un afflux important de militants originaires de Prusse Orientale est venu renforcer les sections nationales-socialistes,

Mais cela signifie-t-il qu'Hitler ait l'intention de brusquer les choses ? Nous ne le croyons pas. Simple bluff, sans doute, et dont la portée est limitée, car il importe peu pour le destin de Dantzig que cette ville soit ou non en état de se défendre. C'est ailleurs que son sort se réglera. Mais une telle manifestation, outre sa valeur de propagande interne, peut signifier à Londres et à Paris que le Reich maintient sa revendication et qu'il a hâte de la voir aboutir.

Nous en dirons autant du voyage en Pologne du général anglais Ironside. Des conversations d'Etats-Majors, impliquant, comme on a soin de nous le dire, l'approbation du gouvernement français, ne signifient pas nécessairement que dorénavant la parole est aux seuls canons. Mais elles sont une indication précise sur la volonté de l'Angleterre d'aider la Pologne, conformément aux déclarations des ministres britanniques.

De telles manœuvres ne sont pas incompréhensibles avec l'arrière-pensée qu'il sera toujours temps de reculer. Sans doute l'Allemagne — nous avons dit pourquoi — ne peut-elle pas abandonner Dantzig, ni même recourir à une négociation qui, d'une façon ou d'une autre, ne lui rendrait pas une pleine souveraineté sur la ville. Hitler peut rompre devant la menace de l'épée, il ne peut, sans perdre la face, déserter le combat. L'imperialisme allemand exige le retour de la Ville Libre parce que ce retour lui ouvrira de nouvelles perspectives en Europe Orientale par la vassalisation de la Pologne dont l'économie agricole apportera au Reich un apport inestimable. Pour l'Allemagne, la prise de Dantzig et le contrôle de la Viséule peuvent être différées d'un mois ou d'une année ; mais ils ne sauraient être indéfiniment ajournés.

La position de l'Angleterre est toute différente. La question de Dantzig n'est pas vitale pour elle. Si l'expansion allemande constitue un danger qui pourrait bien recréer une situation analogue à celle de 1914, elle ne présente pas, pour le moment, un danger immédiat et majeur. L'Angleterre peut encore lui abandonner Dantzig et même la Pologne sans trop hypothéquer l'avenir. Voilà pourquoi les staliniens n'ont pas tort de soupçonner Londres de méditer sur l'éventualité d'un lâchage de la Pologne, acculée au sacrifice ou à une résistance désespérée. Et ils n'ont pas tort non plus de soupçonner le gouvernement français de suivre l'exemple anglais. S'indigne

glettere voudrait un appui russe qui jouât selon ses desseins et dans les limites qu'elle aura préalablement fixées. L'U.R.S.S., c'est-à-dire Staline, n'entend point être utilisée à des fins étrangères. Elle réclame des garanties, la réciprocité, c'est-à-dire qu'elle choisit exactement la même position que la Grande-Bretagne. On ne saurait lui en vouloir... Tout cela n'est que le jeu très habile, très normal des diplomates. Du résultat dépend l'attitude de Londres et de Berlin. Aussi longtemps que M. William Strang sera mis en échec, le gouvernement anglais peut user de la menace d'un abandon de la Pologne et il peut même envisager sérieusement celui-ci. Quant à Hitler, nous avons dit pourquoi la conclusion d'un pacte anglo-franco-russe ne pouvait provoquer que sa volonté de faire la guerre, côte que côte.

La seconde négociation se déroule à Tokio. Apparemment, il s'agit du règlement de l'affaire de Tien-Tsin. En fait, la question posée est beaucoup plus grave. Le Japon veut savoir si Londres persiste dans sa volonté de soutenir, d'accord avec l'U.R.S.S., le Kuio-Min-Tang. Peut-on découvrir une possibilité d'accorder le respect des droits anglais et les exigences de l'impérialisme nippon ? Autre façon de poser le problème. Aussi longtemps qu'une réponse ne lui sera pas donnée, le gouvernement anglais ne pourra que demeurer dans l'expectative en Europe. Car il ne conçoit pas qu'il puisse mener la lutte sur deux fronts ni abandonner sans coup férir les possessions britanniques d'Extrême-Orient.

Tels sont les motifs de la trêve qui nous est accordée. On ne trouvera sans doute pas qu'ils soient de nature à rassurer les amis de la paix.

LASHORTES.

Les numéros gagnants de la Tombola

629	746	807	1249	1385
1562	1604	1625	2219	2329
2545	3667	4554	4993	
5450	5488	6221	6454	6946
6730	7003	7315	7390	7560
7868	7991	8110	8234	8537
8858				
9080	9331	9490	10415	10511
10589	10756	11938	12008	12253
12490	12626	12996	13262	13321
14054	14060	14386	14649	15123
15153	15327	15480	15764	15944
16027				
17022	17364	17370	17484	17780
17783	18385	18772	18779	19091
19248	19518	20107	20458	20866
21339	21754	22267	22413	22877
22908	23057	24268	24962	25115
25173	25270	25950	26155	26204
26254	26365	26522		
27633	28001	28298	28725	29184
29543	30041	30126	30215	30297
30388				

LASHORTES.

Sur la mort de Mariano Vasquez...

Les staliniens préparent-ils une manœuvre ?

Après plus de trois semaines de silence, l'Humanité s'est soudainement avisée que Mariano Vasquez était mort. En effet, c'est seulement le 12 juillet, Mariano étant mort le 18 juin, que sous la signature d'André Marty parut dans le journal du Kremlin un article biographique sur notre malheureux camarade. Malgré les informations de la presse, malgré les odieuses insinuations de l'Action Française — auxquelles notre journal répondit comme il convenait dès le 29 juin — malgré les agents de la Guépéou et du S. I. M. faisaient croire que l'Humanité avait besoin de trois semaines pour apprendre la mort de Mariano et la commenter ? Il est bien évident que personne ne fera cette supposition absurde. La vérité c'est que les dirigeants staliniens voulaient concerter d'abord leur attitude et prendre avis en haut lieu sur l'interprétation à donner à ce tragique événement qui frappe si fortement l'émigration à l'ascenseur espagnole.

L'article de Marty nous a maintenant renseignés sur la tactique des autres chefs communistes, pour se servir de la mémoire de notre camarade à leurs fins politiques. Ils savent que l'indignation régne dans les camps sur la lâche attitude prise par les agents de Negrin lors de la tragique retraite de Catalogne. Ils savent que le bolchevisme a, à jamais, perdu la face auprès des ouvriers espagnols. Et c'est cette face qu'ils tentent aujourd'hui de sauver en s'abritant derrière le cadavre de Mariano Vasquez.

Il s'agit de laisser croire que Mariano avait reconnu le bien-fondé et la catastrophe politique suivie par Negrin, l'agent de Staline, et d'opposer son réalisme à un sectarisme anarchiste.

L'attitude de la C. N. T. — dont Vasquez était le secrétaire général — pendant les deux ans et demi de la guerre civile est maintenant du domaine de l'histoire. Il appartenait d'abord à nos camarades espagnols de la juger et d'en tirer les conséquences. Ils pèsent eux-mêmes le degré de justesse des positions prises par les responsables des organisations libertaires. Mais ce dont nous sommes certains c'est que la mémoire de notre camarade restera toujours indenne des éloges insultants dont Mariano voudrait l'accabler en l'opposant aux militants anarchistes qui pouvaient diverger d'opinion avec le secrétaire de la C. N. T. sur la position prise par nos organisations.

Marty, à l'appui de sa « thèse », invoque les événements de mai 1937 et le rôle joué par les responsables de la C. N. T. et de la F. A. I. dont Vasquez. Marty parle du P.O.U.M. et des provocateurs étrangers. Marty a bien tort de rappeler ces tristes faits. Il oublie par exemple qu'en pleine guerre et pendant l'époque la plus tragique le procès du P.O.U.M. a eu lieu et que l'accusation a été alors d'état d'artillerie le moins grec précis contre les inculpés. Oh ! ce n'est pas évidemment qu'il n'y ait pas eu des provocateurs dans l'affaire de mai 1937 ; mais ils sont précisément dans les rangs de Marty et sûrement que l'ex-officier mécanicien les connaît mieux que nous... A ce sujet il devrait bien nous donner quelques éclaircissements sur les révélations de Krivitsky dont la presse de tous les pays a parlé, sauf la presse communiste et assimilée...

De même qu'il pourrait peut-être nous révéler les noms des assassins de Berneri, de Barbieri, de Martinez et de tant d'autres... Quant aux événements du 6 mars, nous aimions bien que Marty nous dise où, quand et comment Vasquez dénonça comme « ennemis de l'Espagne ouvrière ceux qui brisaient l'unité ouvrière ». L'unité ouvrière

POUR SAVOIR LA VÉRITÉ...

Le lendemain du jour où parut l'article de Marty, c'est-à-dire le 13 juillet, l'Humanité publia, assez discrètement d'ailleurs, une petite note sur les circonstances dans lesquelles était mort Mariano Vasquez. Il paraît que beaucoup de lecteurs du journal du Kremlin voulaient savoir comment était mort Mariano. « Il faut qu'on sache la vérité » demandait *mezzo voce* l'Humanité.

Rien de plus facile, chez confrière. Publiez donc la note que vous adresse la veuve de notre malheureux camarade et comme ça « le peuple français et le peuple espagnol qui ont le droit de connaître la vérité » la connaîtront.

Mais nous vous ferons cependant remarquer que vos insinuations viennent plus de quinze jours après celles de l'Action Française et que ce n'est pas très brillant pour un journal comme l'Humanité qui peut bénéficier des services d'information du Guépéou et de ses nombreuses annexes.

Une lettre de la compagnie de Vasquez

Voici la lettre que l'Humanité s'est jusqu'à ce jour bien gardée de faire connaître à ses lecteurs, toujours avides de vérité, comme chacun sait.

LA VERITE SUR LA MORT DE MARIANO VASQUEZ

« L'Humanité » publie dans son numéro du 14 juillet une note au sujet de la mort de mon malheureux compagnon, Mariano Vasquez, intitulée : « Il faut qu'on sache la vérité ». Dans la note en question des doutes sont exprimés quant aux circonstances de la mort de mon mari, et il y est même fait fortement allusion à la possibilité d'un attentat.

Surmontant la douleur d'une si cruelle évocation, je redige ces quelques lignes sur la tragique mort de mon cher compagnon pour éviter que l'on continue à spéculer sur un événement d'une si déchirante simplicité. Mariano Vasquez se trouva alors qu'il se baignait dans la Marne, à la Ferté-sous-Jouarre, sous mes propres yeux et ceux de nos meilleures enfants.

L'accident eut d'ailleurs de nombreux autres témoins, parmi les personnes qui se trouvaient aux bains : en outre plusieurs citoyens français qui passaient sur la route, attirés par mes appels désespérés et jetèrent dans la rivière sans hésitation toutefois à atteindre mon infortuné camarade qui disparut sous l'eau et fut entraîné par le courant. Il ne put être retrouvé que deux heures et demi plus tard. On eut alors recours à tous les procédés auxquels on fait appeler pour rappeler un noyé à la vie, mais tous les efforts furent inutiles, car mon cher Mariano était déjà mort.

Les autorités de la Ferté-sous-Jouarre, le maire-nageur de l'établissement, le maledicem qui, quatre heures durant, disputa mon mari à la mort, peuvent confirmer la véracité de mes affirmations.

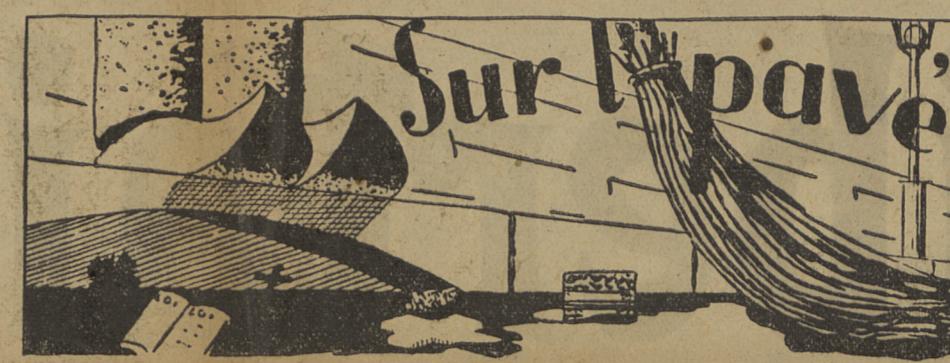
Au nom de mon immense douleur, au nom de mes chers enfants qui ont perdu avec leur père, leur joie et le soutien de leur vie, je demande que l'on cesse de spéculer sur la mort d'un homme qui, profondément estimé par les militants de l'organisation à laquelle il voulait toute son existence de prolétarien, sincèrement aimé de tous, n'avait pas d'ennemis. La main criminelle du fascisme aurait pu l'attendre. Mais la vérité est beaucoup plus simple et plus triste aussi : Mariano, plein d'énergie, en pleine jeunesse, après avoir cent fois bravé tous les dangers, est mort accidentellement, alors qu'il profitait de quelques heures de répit pour les passer en compagnie de sa famille après une séparation de plusieurs mois.

Je souhaite que ces lignes, que j'écris en surmontant une douleur qu'elles viennent encore aviver cruellement, soient acceptées par tous comme une réponse et une mise au point ».

Conchita DAVILA,
Vive de Mariano R. Vasquez.

LES "AMIS DE PILLER"

Subscription reçue en juin. — Chambelland, 50 ; Barat (Antony), 20 ; Deveaux (Paris), 10 ; Manier, 10 ; Finidori, 50 ; Gabriel Gobron, 10 ; Chambelland, 10 ; Chantelle, 10 ; Houpeau, 10 ; G. Franssen, 15 ; Louis Gélie, 50 ; Périgeat, 20 ; Meyer, 10 ; Guy Jerram, 20 ; Ledrapierre, 10 ; Du chêne (Kremlin-Bicêtre), 10 ; Anonyme, 30 ; Louis Deveaux (Les Grégoires), 10 ; J. Le Néfaff (Paris), 50 ; A. Rosmer, 50 ; Jean Neveux, 25 ; Permanence (versée par Léger), 10 ; Mme Lulu (Gérons), 10 ; Jean Corne (Daouis), 25 ; Holtz (Cluses), 10 ; Delsol, 10 ; Raymond Croze, 20 ; Daniel Martinet, 20 ; Godonne, 20 ; Jean Biso, 20 ; René Biso, 20 ; Musée du Soir, 32 ; Henry Pouaille, 10 ; Vareille (Sète), 50 ; Joseph Carquet, 10 ; Sébastien Soler, 20 ; Balderelli, 30 ; Destré, 10. — Total au 30 juin : 812 francs. — Merci à tous.



UN « PETIT » PAYSAN DE « CHEU NOUS ».

POUR QUE LA RACE SE PERPETUE

M. Jules Petit-Siclet est ce « petit » paysan de France qui répondit le 14 juillet au discours du Président de la République. Comme tel, *Paris-Soir* n'a pas manqué de l'interviewer.

Grâce à cela, nous apprenons que, au prix d'un « long labeur », M. Petit-Siclet, marié en 1913, réussit à réunir autour de sa ferme dans un enthousiasme de brutes, de charmantes quêteuses (elles sont toujours charmantes) raccrochent. Mettez la main à la poche, c'est pour le « Bleuet de France ». Pour que dans vingt ans les cohortes défilent encore, il faut en perpétuer la race. Il est surtout intéressant d'aider à se reproduire une espèce en quelque sorte sélectionnée ; c'est celle des orphelins de guerre. Et surtout ceux qui le sont de père en fils, par tradition. Ceux dont les pères sont morts à la dernière sont d'âge à prolier, mais ils sont aussi d'âge à faire de beaux cadavres sur les prochains champs de bataille. Ce serait dommage qu'ils meurent avant d'avoir engendré les rejetons qui seront les futurs orphelins de guerre, les futurs pupilles de la nation. Le « Bleuet de France » y remédiera : grâce aux gros sous remassés de droite et de gauche, en ce vibrant 14 juillet, il pourra accoupler et doter les enfants des tués de la « dernière ».

Plus loin, nous apprenons que ce « petit » cultivateur a un ferme modèle avec douche, chauffage central, etc... Si l'on tient compte que M. Petit-Siclet, au dire de « Paris-Soir », a fait toute la guerre de 14, il n'a pas mal sûrement de temps, depuis 1913, à réaliser cette forme. En tout cas, comme « petit » paysan de France, il ne fait pas trop mal !

LA PERNOCRATIE

Un fétiche nouveau : Arthur, souriant et joyeux... monté en épingle ou en broche.

L'annonce est dans la presse du circuit Havas.

Après le pénit de Cham berlain, chacun va bientôt porter « Arthur ». A commencer par Daladier, un des meilleurs clients et soutien de la maison Pernod.

On ne serait pas étonné de voir prochainement des affiches tricolores ainsi conçues : « C'est un crime pour tout Francophile de ne pas boire un Pernod. » Il en serait de même pour la firme d'en face, de ce bon M. Ricard, qui se prend pour un héros ou un sauveur de la race avec son pastis marseillais.

Ces marchands de mort lente savent bien le goût du jour. Ils usent de Marianne et de la « douce France » pour vanter leur alcool.

Le lendemain du jour où parut l'article de Marty, c'est-à-dire le 13 juillet, l'Humanité publia, assez discrètement d'ailleurs, une petite note sur les circonstances dans lesquelles était mort Mariano Vasquez. Il paraît que beaucoup de lecteurs du journal du Kremlin voulaient savoir comment était mort Mariano. « Il faut qu'on sache la vérité » demandait *mezzo voce* l'Humanité.

Le lendemain du jour où parut l'article de Marty, c'est-à-dire le 13 juillet, l'Humanité publia, assez discrètement d'ailleurs, une petite note sur les circonstances dans lesquelles était mort Mariano Vasquez. Il paraît que beaucoup de lecteurs du journal du Kremlin voulaient savoir comment était mort Mariano. « Il faut qu'on sache la vérité » demandait *mezzo voce* l'Humanité.

Le lendemain du jour où parut l'article de Marty, c'est-à-dire le 13 juillet, l'Humanité publia, assez discrètement d'ailleurs, une petite note sur les circonstances dans lesquelles était mort Mariano Vasquez. Il paraît que beaucoup de lecteurs du journal du Kremlin voulaient savoir comment était mort Mariano. « Il faut qu'on sache la vérité » demandait *mezzo voce* l'Humanité.

Le lendemain du jour où parut l'article de Marty, c'est-à-dire le 13 juillet, l'Humanité publia, assez discrètement d'ailleurs, une petite note sur les circonstances dans lesquelles était mort Mariano Vasquez. Il paraît que beaucoup de lecteurs du journal du Kremlin voulaient savoir comment était mort Mariano. « Il faut qu'on sache la vérité » demandait *mezzo voce* l'Humanité.

Le lendemain du jour où parut l'article de Marty, c'est-à-dire le 13 juillet, l'Humanité publia, assez discrètement d'ailleurs, une petite note sur les circonstances dans lesquelles était mort Mariano Vasquez. Il paraît que beaucoup de lecteurs du journal du Kremlin voulaient savoir comment était mort Mariano. « Il faut qu'on sache la vérité » demandait *mezzo voce* l'Humanité.

Le lendemain du jour où parut l'article de Marty, c'est-à-dire le 13 juillet, l'Humanité publia, assez discrètement d'ailleurs, une petite note sur les circonstances dans lesquelles était mort Mariano Vasquez. Il paraît que beaucoup de lecteurs du journal du Kremlin voulaient savoir comment était mort Mariano. « Il faut qu'on sache la vérité » demandait *mezzo voce* l'Humanité.

Le lendemain du jour où parut l'article de Marty, c'est-à-dire le 13 juillet, l'Humanité publia, assez discrètement d'ailleurs, une petite note sur les circonstances dans lesquelles était mort Mariano Vasquez. Il paraît que beaucoup de lecteurs du journal du Kremlin voulaient savoir comment était mort Mariano. « Il faut qu'on sache la vérité » demandait *mezzo voce* l'Humanité.

Le lendemain du jour où parut l'article de Marty, c'est-à-dire le 13 juillet, l'Humanité publia, assez discrètement d'ailleurs, une petite note sur les circonstances dans lesquelles était mort Mariano Vasquez. Il paraît que beaucoup de lecteurs du journal du Kremlin voulaient savoir comment était mort Mariano. « Il faut qu'on sache la vérité » demandait *mezzo voce* l'Humanité.

Le lendemain du jour où parut l'article de Marty, c'est-à-dire le 13 juillet, l'Humanité publia, assez discrètement d'ailleurs, une petite note sur les circonstances dans lesquelles était mort Mariano Vasquez. Il paraît que beaucoup de lecteurs du journal du Kremlin voulaient savoir comment était mort Mariano. «

LA BOITE AUX BOUQUINS

MEURTRES

par Charles PLISNIER

Les gastronomes de chez Drouant se trouvent d'accord, en 1937, pour couronner enfin une œuvre littéraire. C'est ainsi qu'avec *Faux Passports*, M. Charles Plisnier obtient le prix Goncourt. L'année précédente, le jeune romancier belge avait publié un très beau livre, *Mariages*, dans lequel il étudiait les mœurs de la bourgeoisie montante, de cette classe hâtive qui n'est pas encore sûre d'elle-même et se rue à l'assaut des bonnes places avec l'avérité et la sauvagerie d'un chien affamé ou d'une bête de la jungle. Julien Salembœuf était le type le plus parfait de cette sorte d'arrivistes. On retrouve ce personnage dans le nouveau roman de M. Plisnier. Il ne s'appelle plus Salembœuf, mais Annequin, Hervé ou Blaise Annequin. Il a vieilli et perdu quelque peu de sa rudesse et de son arrière. Il exerce la profession d'avocat ou celle de médecin. A 45 ans, il est sur le point d'atteindre le faite des honneurs et d'occuper le plus haut degré de la hiérarchie des « gens bien », qui s'établit automatiquement dans chaque ville de province. Dans cette situation « honorable », mais périlleuse, un scandale est particulièrement redouté. Aussi, lorsqu'un frère de l'avocat et du chirurgien, resté à la campagne où il exploite un lopin de terre, tue sa femme qui le supplie de la délivrer d'un mal atroce et incurable, les deux hommes, de même que le curé de la famille, préfèrent que le meurtrier soit déclaré fou et interné quelques mois que jugé publiquement et acquitté. La complicité des magistrats permet la réalisation facile de ce plan. Noël Annequin, malgré lui, est envoyé dans une maison de santé d'où il sort bientôt pour voyager loin des siens et du pays flamand.

Le présent volume n'est que le premier d'une série de cinq que M. Plisnier fera paraître sous le titre général de *Meurtres* (édition Corréa). Il est encore trop tôt pour formuler une impression d'ensemble et je me contenterai de rapporter quelques réflexions suggérées par la lecture du prologue et des quelques chapitres compris en ce premier ouvrage. Tout d'abord, je dois dire que le personnage central, Noël Annequin, me paraît trop compliqué. On sent trop que l'auteur l'a créé de lui-même. Les autres, au contraire, vivent naturellement, c'est qu'ils existent dans la réalité. Plisnier n'a été que leur photographe. L'habileté du romancier est si grande que ce caractère artificiel du héros ne choque pas, vraiment. Noël Annequin vit aussi bien et aussi paisiblement que ses frères. On l'accepte comme il est, on s'intéresse à lui, on le plaint, on l'aime. Ce n'est donc pas un pantin, mais l'on ne parvient pas à se dissimuler tout à fait qu'il diffère, par son origine, des trois autres frères. Mais, je le répète, il ne s'agit là que de nuances. Ce qui est peut-être plus grave, c'est que son créateur le présente vers la fin du livre, comme un homme qui a trouvé sa voie et qui s'en émerveille. Or, il nous est dit que Noël Annequin avait, en 1914, écrit des articles pour la *Guerre Sociale* et que dans son village il conseillait aux ouvriers de se syndiquer. Il y avait donc une certaine continuité de pensée dans son cas et Plisnier au fait d'en se souvenir.

Mais de telles critiques sont faibles quand on songe aux beautés de cette œuvre. Pour ma part, je trouve le prologue admirable. En reconstruisant la journée du 20 juin où, chaque année,

"Timon"

Revista española de estudios económicos y políticos, portavoz de la emigración ibérica.

En breve aparecerá esta revista de estudios económicos y políticos, auténtico portavoz de la emigración española. Un volumen mensual de 160 páginas, en 4º, al precio de 10 francos franceses el número.

Director: D. A. Santillan: jefe de redacción: Carlos de Barberá. Colaboradores permanentes: Francisco Largo Caballero, Luis Araquistain, Alvaro de Albornoz, Dióscyros, general Asensio, teniente coronel Vicente Guarner, Rodolfo Llopis.

Un libro mensual para los españoles emigrados y para los amigos de España.

Pedidos de ejemplares y solicitud de correspondencia, a Manuel Castro, P. O. Box 218, Sta. D. New-York, N. Y.

Singulière époque!...
Époque singulière!...
Et, sans en dire davantage, tête baissée, regard vague, épaules courbées, bras ballants, comme harassés par la recherche d'une explication qui se dérobe en dépit de tout effort, les gens répètent :

« Singulière époque!...
« Époque singulière!...
« On n'y comprend rien! »

A quoi ne comprennent-ils rien? Que cherchent-ils à s'expliquer?

Quelle est la devinette, quel est le rébus dont ils poursuivent la solution?

Ces bousres-là, — et ils sont légion. — au lendemain des élections législatives de 1936 assurant la victoire du Front populaire, au lendemain du formidable mouvement de grève caractérisé par l'occupation des usines, au lendemain de certains avantages arrachés à la classe capitaliste par l'action directe de la classe ouvrière, au lendemain de la prise du pouvoir par Blum et son équipe ministérielle, ces bousres-là, disje, ont eu le sentiment (et nombreux d'entre eux la conviction) que ce concours de circonstances n'était que le préliminaire d'une orientation politique et le début d'une organisation économique et sociale entièrement nouvelles.

Ces pauvres types sont bien obligés de constater que, à l'heure actuelle, le minuscule château que leur imagination avait édifié en 1936 s'est effondré, qu'il ne reste rien des espoirs dont leur cœur s'était, alors, empli et que, s'il y a quelque chose de changé, ce changement s'est opéré dans un sens diamétralement opposé à celui qu'ils avaient prévu et désiré.

C'est pourquoi, ne s'expliquant pas l'éroulement de leurs rêves, je dis bien: « de leurs rêves », ils vont répétant, mal réveillés :

« Singulière époque!...
« Époque singulière!...
« On n'y comprend rien! »

Nous n'avons pourtant pas épargné les avertissements et les mises en garde à ces naïfs appartenant à l'obéissance socialiste, communiste ou cégétiste.

la tribu Annequin se réunit pour rendre hommage à ses morts, Plisnier trouve le moyen de décrire tous les membres de cette famille. Et rien n'est mieux observé que les rites et l'ordonnance de la cérémonie. Quelle vérité! Ce n'est pas que Noël porte contre ses frères! Ce n'est pas leur père, Dominique Annequin, qu'ils célèbrent, mais eux, leurs succès, leurs titres, leurs honneurs passés, présents et à venir. L'événage aussi, quel avenir, dans les premiers mots que prononcent l'avocat et le médecin lorsqu'ils apprennent le « crime » de Noël: « Nous sommes coulés... Finis les Annequin!... Ah! nom de Dieu!... » Et la scène où l'on voit Noël aux prises avec le psychiatre n'est pas magnifique? Le savant croit que son interlocuteur est fou, mais lui-même présente tous les symptômes de l'ésotérisme: manies, obsessions, etc. Une autre scène encore me semble d'une qualité exceptionnelle, celle qui représente le doux émouvant dans la maison des fous et guettant sur lui-même l'approche de la folie, tremblant de se sentir jugé aux autres pensionnaires du docteur Le Gossec, car aucun de ceux-ci ne défère et leur démentie est à peine visible. Leur raison n'a subi qu'un léger décalage. Et Noël se demande si son être ne porte pas lui aussi cette félure qui s'agrandira jusqu'à devenir une plâtre bénante, une horreur faille où se rueront les fantômes.

On éprouve une sorte d'envoltement à lire du Plisnier. Est-ce l'emploi fréquent de ce « ah! tour à tour angoissé, passionné, douleuroux ou admiratif qui est à l'origine de ce charme? Ou autre chose encore, plus difficile à définir?

JEAN REMY.

Une lettre d'Andrée Viollis...

Mon cher confère,

C'est aujourd'hui seulement que je vois votre compte rendu sur *Notre Tunisie*. Je dois en conclure ceci: ou bien vous n'avez pas lu mon livre, ou bien vous êtes de mauvaise foi.

La première hypothèse me paraît plus vraisemblable. Car voici ce que je lis dans votre préface :

« Un ami l'avait pourtant prévenue à son arrivée. Rappellez-vous, lui disait-il, que plus d'un million d'entre les Tunisiens ne mangent pas leur pain, la moitié de la population! Elle ne s'en est guère souvenu! »

Inoui! Veiller ouvrir *Notre Tunisie* à la page 22, fin du premier chapitre. Qu'il lisez-vous? « Je vous ai indiqué les principaux éléments du problème. Il en est un qui manque pourtant, le plus important: la misère des paysans. Rappellez-vous que plus d'un million de Tunisiens ne mangent pas leur pain, plus de la moitié de la population! Qu'en dites-vous?

Dans le chapitre « Sur la route de Béja », plusieurs pages sont consacrées à la misère des paysans: « Celle silencieuse débâcle d'êtres qui ont jamais mangé leur pain, etc., etc. »

Plusieurs chapitres, qui sont uniquement consacrés au problème. Et de même dans le chapitre des conclusions, tout un chapitre le plus long, commencent ainsi: « Comment répondre à l'autre problème crucial, le chômage croissant dans l'artisanat, la misère du fellah? »

Suivent les divers moyens d'y remédier.

Si vous avez une certaine conscience, vous n'estimez pas, je l'espère, que donner actuellement qu'à faire le jeu de l'Italie et que le servage indigène sous les États totalitaires serait supprimer cette misère? Vous n'ignorez point, je pense, que les plus impitoyables parmi les propriétaires et les patrons sont les indigènes.

Et si j'ai blâmé l'impatience d'Habib Bourguiba, ses attaques exagérées, etc., etc., c'est que

plusieurs chapitres, qui sont uniquement consacrés au problème. Et de même dans le chapitre des conclusions, tout un chapitre le plus long, commencent ainsi: « Comment répondre à l'autre problème crucial, le chômage croissant dans l'artisanat, la misère du fellah? »

Suivent les divers moyens d'y remédier.

Si l'indépendance, une large indépendance accordée à la Tunisie, ne faisait pas disparaître la misère du jour au lendemain, du moins atténuerait-elle beaucoup de conflits. Si ce n'est le seul moyen de s'attacher les indigènes. Non, le servage ne peut être pris dans les Colonies. Et l'unique raison pour laquelle les Tunisiens préfèrent la lourde tutelle française à la tutelle nationale c'est que trop peu nombreux pour peupler la Tunisie, les Français n'ont pris que les terres tardis que les Italiens prenraient les terres et le travail, chasseraient les habitants ou les déclinent.

Oui, les événements ont changé en Europe et dans le monde, mais pas la question coloniale. Et nous aurions souhaité que Mme Andrée Viollis, dont nous admirons tout le talent, prenne la défense des Tunisiens avec autant de vaillance qu'elle avait pris celle du peuple annamite. Elle n'a pas cru devoir le faire. Encore une fois nous nous regrettons.

Vous répondez: « Vous n'avez pas lu mon livre, car cette misère est restée, d'un bout à l'autre, mon principal souci. Et la phrase même

(1) C'est moi qui souligne.

Pour que vive le "Libertaire"

Sommes reçus du 15 juin au 15 juillet 1939

Henriette Royo, 20 fr.; André, 10 fr.; Eychenne, 15 fr.; le testament d'un vieux mitron, 5 fr.; Bayard, 15 fr.; Miallin, 25 fr.; Mabire, 6 fr.; Cadet, 27 fr.; Barbet, 12 fr.

Anonyme, 2 fr.; 50; J. Rémy, 20 fr.; Frère, 6 fr.; Orlando N. Tournai, 10 fr.; Letellier, 5 francs; Lejeune, 5 fr.; Lefrancs, 12 fr.; Liste de souscription Colombes, 140 fr.; Chaufler Cadet, 23 fr.; Hudelle, 5 fr.; Dubreuil, 1 fr.; Peestaing, 2 fr.; Barton, 7 fr.; A. Chaffellier, 6 fr.; Groupe d'Argenteuil, 50 fr.; Thikan, 5 francs; L. Jourdan, 6 fr.; Timonier, 2 fr.; Plumart, 1 fr.; Faisy Anchel, 5 fr.; L. Brunel, 22 fr.; Barichard, 4 fr.; A. Gilbaut, 10 fr.; Blachon, 5 fr.; Charrier, 2 fr.; Pasticie, 12 fr.

Nolent, 2 fr.; Alexandre, 100 fr.; Taras, 10 fr.; G. Aude, 5 fr.; Loge, 5 fr.; 25 fr.; A. Faucier, 10 fr.; Feugier, 2 fr.; Marteau, 5 fr.; 40; A. Mercier, 25 fr.; Tavenot, 5 fr.; Davico, 6 fr.; G. Hillion, 10 fr.; Aliou René, 10 francs; Goupil, 3 fr.; Jean Dorey, 10 fr.; Pour le "Lib.", 10 fr.; Bourlens, 5 fr.; Pour le "Lib.", 1 fr.; 30; Un sale étranger (versé par Ringeaas), 2 fr.

Passage, 11 fr.; Bethel, 20 fr.; Bernichon, 7 fr.; J. Cheffer, 5 fr.; Goutier, 2 fr.; Bouarie, 10 fr.; Fromain, 2 fr.; Galy Germain, 2 francs; A. Guny, 6 fr.; Cohn, 2 fr.

Barbé, 6 fr.; Solier, 5 fr.; Croizel, 10 fr.; Ravelon, 1 fr.; Lacoste, 5 fr.; Fonfré, 60 francs; Guigno, 25 fr.; C. Leblanc, 2 fr.; Le Huisne, 2 francs; Berger, 15 fr.; Gouillot, 5 fr.; Marnier, 10 fr.; Manardeau, 15 fr.; Mathou, 6 fr.

Ravelon, 1 fr.; Brachammer, 15 fr.; Trachel, 10 fr.; Bourgat, 6 fr.; Pouget, 6 fr.; Un non conformiste, 10 fr.; Rochais, 1 fr.; Guérinéau, 20 francs. Total de cette liste: 1.103 fr. 85.

que vous mettez dans la bouche d'un ami (est-ce vous?) se retrouve mot pour mot dans ce que vous dites.

Comme je suis très sensible à l'opinion des lecteurs du *Libertaire*, je vous prie de bien vouloir publier cette rectification dans son prochain numéro. Croyez bien, mon cher confère, que mes sentiments cordiaux.

Andrée VIOLIS.

...et la réponse de Jean Rémy

Andrée Viollis me accuse de n'avoir pas lu son livre. Avec plus de raison je pourrais, moi, l'accuser de n'avoir pas lu le compte rendu qu'elle m'a incriminé. Car ce qui est « inoui » c'est d'inviter à relire à la page 22 des lignes que j'ai citées et que Mme Andrée Viollis a d'ailleurs reproduites dans sa lettre. Je pourrais aussi répondre à la grande journaliste qu'elle est de mauvaise foi en laissant croire que c'est elle qui parle alors que c'est un guide bénévole. Mais justement cette habileté se retourne contre elle. Andrée Viollis avoue: « ... Je vous ai indiqué les principaux éléments du problème. Il en est un qui manque pourtant le plus important: la misère des paysans. Rappellez-vous que plus d'un million de Tunisiens ne mangent pas leur pain, plus de la moitié de la population! » C'est à ce qu'en disent les deux dernières lignes, quatre ou cinq pages en tout sur plus de deux centaines qui sont consacrées à la question. Mais l'avais-je jamais dit?

Si l'indépendance, une large indépendance accordée à la Tunisie, ne faisait pas disparaître la misère du jour au lendemain, du moins atténuerait-elle beaucoup de conflits. Si ce n'est le seul moyen de s'attacher les indigènes. Non, le servage ne peut être pris dans les Colonies. Et l'unique raison pour laquelle les Tunisiens préfèrent la lourde tutelle française à la tutelle nationale c'est que trop peu nombreux pour peupler la Tunisie, les Français n'ont pris que les terres tardis que les Italiens prenraient les terres et le travail, chasseraient les habitants ou les déclinent.

Oui, les événements ont changé en Europe et dans le monde, mais pas la question coloniale. Et nous aurions souhaité que Mme Andrée Viollis, dont nous admirons tout le talent, prenne la défense des Tunisiens avec autant de vaillance qu'elle avait pris celle du peuple annamite. Elle n'a pas cru devoir le faire. Encore une fois nous nous regrettons.

Vous répondez: « Vous n'avez pas lu mon livre, car cette misère est restée, d'un bout à l'autre, mon principal souci. Et la phrase même

(1) C'est moi qui souligne.

PETITES ÉTUDES⁽¹⁾ PAR SÉBASTIEN FAURE

LA POLITIQUE naïveté des électeurs fourberie des élus

C'est, cependant, facile à comprendre et simple à expliquer.

En somme, de quoi s'agit-il? Il s'agit de comprendre et d'expliquer les raisons pour lesquelles, porté au gouvernement pour y faire une politique de plus en plus « à gauche », le cabinet Daladier y fait une politique de plus en plus « à droite ».

C'est ce fait qui, à première vue, paraît extravagant, qu'il faut comprendre et expliquer.

Pour cela, il est suffisant mais il est indispensable de percer à jour les finesses, les ruses et les tricheries que comporte le gain de la grosse partie dont les meilleurs politiques se disputent avec acharnement le formidable enjeu.

Celui-ci, quel est-il?

Cet enjeu, c'est, de toute évidence, LE POUVOIR et le jeu consiste à le garder si on l'a déjà et à le gagner si on ne l'a pas.

C'est la règle du jeu: pas un parti et pas un homme politique n'y contrevent.

Les chefs et meneurs des partis en lutte se gardent bien d'en faire l'aveu. Ils ont grand soin d'affirmer que, s'ils ambitionnent de conserver ou de prendre les rênes du gouvernement, ce n'est pas pour rester (les uns) ou pour entrer (les autres) en possession des avantages de toute sorte que le Pouvoir distribue sans compter à ceux qui l'exercent et, par extension à leurs amis et à leurs partisans. Sur ces précieux et abondants avantages, ils gardent le plus profond silence et, s'ils sont amenés à en parler, il faut entendre sur quel ton d'indignation méprisante s'expriment:

« Singulière époque!
« Époque singulière!
« On n'y comprend rien! »

Nous n'avons pourtant pas épargné les avertissements et les mises en garde à ces naïfs appartenant à l'obéissance socialiste, communiste ou cégétiste.

Il a toute licence de faire ce qu'il veut, tout ce qu'il veut et rien que ce qu'il veut.

Et voilà pourquoi: « tête baissée, regard vague, épaules courbées, bras ballants, comme harassés par la recherche d'une explication qui se dérobe en dépit de tout effort, ils ne trouvent pas, dans leur dérangement, autre chose à dire que:

« Singulière époque!
« Époque singulière!
« On n'y comprend rien! »

Il a toute licence de faire ce qu'il veut, tout ce qu'il

